



La fête d'anniversaire

Martina Scholtens MD CCMF

Fête d'anniversaire pour Junah » a déclaré Bahir, dans un accent arabe. « Vous venez, docteur? » Grand, épaules tirées vers l'arrière, cheveux et moustaches soignés de style traditionnel, il était, sans grand étonnement, directeur d'un établissement scolaire, avant d'immigrer au Canada à titre de réfugié. Désireux de pratiquer son anglais et — j'ose le croire — de préserver son intimité lors de la consultation, il a toujours refusé l'aide d'un interprète.

Junah, sa femme, et moi étions du même âge, mais la perte de deux de ses cinq enfants dans une voiture piégée à Bagdad l'avait gravement vieilli. Elle est souvent venue me consulter, un hijab bien enroulé autour de son visage aux traits tirés, les épaules affaissées. Je n'ai pas l'impression de lui être d'une grande aide en tant que médecin, mais j'aime bien la faire rire pendant nos consultations. Lorsqu'elle me dit que mon visage la reconforte, j'ai répliqué alors qu'elle n'avait plus besoin de se rendre à la salle d'examen; je n'aurais qu'à faire une brève apparition dans la salle d'attente où elle sera installée et je la laisserai ainsi retourner chez elle. Ma réponse l'amusait, que ce soit la plaisanterie telle quelle ou le fait qu'un médecin puisse la taquiner.

Nous étions au milieu de l'après-midi, j'étais détendue et d'humeur joyeuse lorsque Bahir m'a invité à la fête d'anniversaire de sa femme. « Je ne sais pas », lui avais-je répondu en imprimant sa prescription. « Quand? »

En lui posant cette question, il a cru que je répondais par l'affirmatif. « Vous venez? Ma femme si contente! Je lui dis que docteur vient. »

« Attendez, je ne sais pas si c'est possible. », ai-je répliqué. « Ce sera quand exactement? »

« Vous dites la journée que vous pouvez venir. »

Le récit de D^{re} Scholtens lui a valu le Prix Mimi Divinsky d'histoire et narration en médecine familiale 2016, commandité par la Fondation pour l'avancement de la médecine familiale (FAMF) du Collège des médecins de famille du Canada (CMFC). Ce prix rend hommage à la D^{re} Mimi Divinsky pour son rôle de pionnière dans la médecine narrative au Canada. Il reconnaît les meilleurs comptes rendus narratifs des expériences en médecine familiale.

Tout cela me semblait inapproprié, que la date soit décidée en fonction de la disponibilité du médecin. J'ai refusé de lui en proposer une.

« Je vais la choisir », a affirmé avec joie Bahir. « Je vais envoyer un e-mail. Tu ne peux pas venir, je change la date. » Il a pris son manteau et son parapluie et en quittant la salle d'examen, il a murmuré à nouveau « Junah si contente quand je lui dis ». Le lendemain, Bahir m'a envoyé un courriel à mon adresse du bureau. Les lignes du message étaient drôlement séparées et il avait eu de toute évidence recours à un moteur de traduction en ligne; le tout était poétique :

*Bonjour mon docteur,
Depuis le premier jour dans cette plus belle ville,
vous avez soulagé la douleur de l'aliénation.
Nous vous voyons comme plus qu'un docteur pour
nous, nous vous considérons comme un ami proche.*

*Pour tout cela, nous serons très contents si vous
venez célébrer la cérémonie de
l'anniversaire de Junah le samedi 10 août, à 18 h.*

Il a ensuite établi un itinéraire détaillé qui comprenait un tour en voiture à Surrey et une visite de l'Arche de la Paix avant la fête d'anniversaire.

J'ai été touchée par l'invitation, mais j'étais aussi mal à l'aise. Une relation avec un médecin est spéciale, mais il y a des limites à respecter à l'extérieur de la clinique, lui ai-je précisé. J'ai refusé le tour et la visite, mais je lui ai dit que je tenterais de passer pour offrir mes salutations à Junah.

Il a répondu immédiatement. Oui, oui, bien sûr, docteur.

Le logement à Surrey se trouvait à quelques minutes de la sortie de l'autoroute, dans un quartier comprenant des immeubles d'appartements bas, munis de parterres

The English version of this article is available at www.cfp.ca on the table of contents for the January 2017 issue on page 54.

mal entretenus et de balcons sur lesquels y reposaient de vieux divans. En m'approchant de l'endroit, j'aperçus Bahir me faire signe à l'entrée du stationnement.

Il m'a accueilli avec formalité. Il portait un veston et du parfum. J'étais volontairement habillée de la même façon qu'au bureau : des pantalons bleu marine, une blouse en tissu imprimé et des talons bas. Se présenter en tenue de soirée était impensable et opter pour une robe festive était carrément dangereux. J'étais décidée à garder mes distances.

Nous sommes entrés dans l'immeuble ensemble. Je savais que mes patients vivaient sous le seuil de la pauvreté, mais je n'en avais jamais été témoin. Les couloirs étaient sombres et les poubelles empilées à l'extérieur de certains appartements. Je pouvais goûter quelque chose d'aigre, soit de la fumée de cigarette ou de l'urine de chat. Si j'avais été seule, je ne me serais pas sentie en sécurité.

Après avoir monté les escaliers, Bahir m'a conduit dans son appartement. Je suis entrée dans le salon de couleur beige, sans ornement et brutalement éclairé par une ampoule suspendue au plafond. Au centre de la pièce, tout près d'une table débordant de nourriture se tenait Junah, maquillée et souriant d'un air timide, avec ses enfants à ses côtés.

Un couple du Moyen-Orient s'est levé du divan et il s'est présenté. Il m'a expliqué qu'ils avaient fait la connaissance de Junah et Bahir deux semaines plus tôt à l'école primaire du quartier. Nous étions les seuls invités.

J'ai offert à Junah une petite plante emballée dans un papier d'aluminium vert que j'avais acheté au Safeway lorsque j'étais en chemin. Je m'étais trouvée en pleine situation conflictuelle : acheter un cadeau à un patient ou me présenter les mains vides à un anniversaire. La plante a été bien accueillie.

Et moi aussi. Je m'étais assise sur le divan et Junah et Bahir étaient installés sur des chaises devant moi et ils me souriaient. J'étais de toute évidence l'invitée d'honneur.

Nous nous sommes assis en silence. Bien que nous n'étions jamais à court de mots à la clinique, je n'arrivais pas à exprimer mes pensées. Je connaissais déjà tous les détails de leur vie, en allant de leur budget mensuel jusqu'aux rêves qu'ils faisaient la nuit. Au bureau, tout était permis. Chez eux, rien ne semblait approprié.

« Je te montre la maison ? », m'a demandé Bahir.

« Oui, s'il vous plaît. » Je l'ai suivi dans l'appartement. La cuisine était chaleureuse ; des assiettes étaient empilées sur le comptoir. Bahir m'indiqua la chambre

principale munie d'un lit double et au côté, une couverture sur le plancher où dormait l'enfant de dix ans. La fille adolescente partageait la deuxième chambre avec son frère de treize ans. Il n'y avait pas de draps sur les matelas ; une couverture froissée était posée sur chaque lit.

Je repensais à nos conversations à la clinique et je remettais tout en contexte. J'ai compris l'origine de leur insomnie en voyant les lits, les troubles de concentration de leurs enfants en voyant les chambres partagées et la solitude qui les habitait en voyant cet immeuble d'appartements de Surrey, qui n'attirait guère l'attention. Autant que la famille était transparente à la clinique, autant le reste de leur vie était flou. Ils vivaient néanmoins à cet endroit et non dans ma salle d'examen.

« Mange ! » m'ordonna Bahir lorsque nous sommes retournés au salon. Il m'a fallu trois portions pour comprendre qu'une assiette vide signifiait que je n'étais pas totalement rassasiée, ce qui indiquait à Junah qu'elle devait me resservir des dumplings et des boules au sésame et aux dattes. J'ai finalement tenté de ralentir ; j'ai laissé quelques bouchées dans l'assiette. Mes hôtes ont fait un signe de tête, satisfait.

Peu après, les deux invités sont rentrés. J'ai fait de même.

Je suis retourné chez moi, sur le North Shore, dans ma maison des années 70 qui surplombe les eaux d'Indian Arm, où les voisins sont cachés derrière une énorme haie de cèdres, avec une minifourgonnette dans l'entrée et des vélos dans la cour. Le tout ne m'a jamais semblé si splendide ou si absurde.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un courriel de Bahir avec une photo en pièce jointe. La plante que j'avais offerte à Junah était en fleurs. Son message, toujours aussi poétique, était déformé par la traduction. J'ai compris que les fleurs leur rappelaient ma visite. Ils étaient extrêmement heureux.

La semaine suivante, un autre patient m'a invité à son mariage. Sans hésiter, je lui ai répondu : « Je vous souhaite beaucoup de bonheur, mais sachez que pour des raisons professionnelles, je ne vois pas mes patients à l'extérieur de la clinique. »

D^{re} Scholtens a été médecin de famille à la Bridge Refugee Clinic à Vancouver (C.-B.) pendant 12 ans et elle termine actuellement une formation additionnelle sur la santé publique et la médecine préventive à l'Université de la Colombie-Britannique.

— * * * —